

Giuseppe Bonaviri

Giuseppe Bonaviri (Mineo, 1924). Romancier fécond, beaucoup traduit en France et à travers le monde – rappelons notamment *Le tailleur de la grand'rue* (Denoël, 1978), *Des nuits sur les hauteurs* (Denoël, 1973), *La divine forêt* (Denoël, 1975), *La ruelle bleue* (Le seuil, 2004) – est aussi un poète rhapsodique. *Le dire céleste suivi de Martedina* (Denoël, 1982) juxtapose de façon originale la poésie au roman. *Ô corps soupirant* (Arfuyen, traduit par Monique Bacelli, 1994) constitue en revanche un recueil purement poétique de même que *I cavalli lunari* (Scheiwiller, 2004). Nous avons choisi de traduire quelques chapitres de *L'incominciamento* (1983). Car là où il associe le vers et la prose, Bonaviri est le plus novateur. Cet ouvrage inclassable alterne les proses et les poèmes noués autour d'un thème identique. Deux traitements stylistiques résultent de ce parti pris. Comme si prose et poésie étaient sommées de mêler leurs attributs pour chanter la louange du créé ou, encore, interpréter les mystères. Bonaviri part du moi privé pour finir par évoquer la palpitation de l'univers dans un mouvement panique. Le moi se dilate, devient impersonnel quand, éternellement coprésent à lui-même, le monde (d'hier, d'aujourd'hui et de demain) se cristallise en personnage à part entière. Et comme tel, il devient justiciable d'affects. Un animisme diffus traverse l'œuvre. Métaphysique et quotidienne, l'écriture évolue simultanément sur plusieurs plans. Puisant dans les métaphores médicales et scientifiques, le médecin-écrivain Bonaviri renouvelle vigoureusement le langage poétique. Il greffe la tradition littéraire sur l'oralité tout en faisant un large usage des dialectes siciliens et des archaïsmes. Il se veut ubiquitaire et atopique. *L'incominciamento*, le titre de l'œuvre d'où sont tirées nos traductions, en témoigne. Il est emprunté à Giacomo Leopardi.

Les poètes

Pour la plupart analphabètes, les poètes paysans et artisans de Mineo, étaient les héritiers des traditions et des germes des générations précédentes, venues, par voies d'eau ou par voies maritimes, des régions assyriennes, de Chalcydie, de l'Eubée, des côtes de l'océan arabe, de France et d'Andalousie, ou des îles Zanzibar, sur les rivages desquelles les vagues jettent des baleines venant de naître sous les barrières coralliennes.

J'en connus beaucoup au cours de mon enfance, lorsque, avec d'autres amis, nous battions les campagnes gonflées de chaleur dans les écorces des oliviers eux-mêmes, ou les bulbes des asphodèles. Parmi les plus grands, il faut au moins mentionner Vincenzo Ledda, disparu vers la fin du siècle dernier, et cité par Luigi Capuana dans son livre intitulé *L'île du soleil* (Giannotta, 1898) ; Limòli, un homme solitaire, au teint jaune car toujours sous le coup d'attaques de malaria, alors endémique par ces contrées ; le vieux fermier Turi Alia qui se répandait facilement en chants contre la tyrannie, et les despotes, les incapables, les parjures ; Carcò, disparu il y a environ dix ans ; le toujours vivant Filippo Fichera qui, aujourd'hui (1983) nonagénaire, écrit encore, comme les autres, encore des poèmes en dialecte sicilien, mais, lorsqu'on l'écoute, le son de ses vers semble englober son auditeur dans l'espace musical lui-même ; Sframeli, un poète socialiste ; ou les médecins Blandini et Buccieri ; et, encore, Nino Gulizia, ou Peppi Amarù, lequel est, en outre, bon connaisseur des terres fertiles, des stériles, ou des pollens de la flore commune de Mineo ; Cassisi, Monaco ; je me souviens enfin de Sinatra, qui signe « poète malotru » parce que poète paysan, désormais octogénaire, vivant communément dans les grottes de la contrée Monte. Pour Sinatra, comme me l'apprend mon frère, qui de loin en loin le rencontre, on peut classer les vrais poètes en *rythmiques* et en *rhétoriques* : les premiers suivent des mètres feuillus et merveilleusement rimés ; les seconds sont des poètes aux tendances démesurément méditatives, prompts à altérer le fait réel dans un vers, disons, vert, ou rougeoyant, pour chanter le caractère éphémère

de notre vie, dispersée en milliards d'inutiles pleurs et en énergies fumantes, vouées à se désagréger dans le néant. Sinatra (connu comme Pino l'argentier, car sa mère vendait des couteaux et des assiettes de faux argent, d'argentan en fait, et achetait des cheveux cendrés) dit à mon frère : « Je ne me suis jamais marié afin de ne pas engendrer un fils mortel qui engendrerait un autre fils pleurnicheur et destiné à mourir. Il faut interrompre une telle chaîne de maléfiques événements vitaux. »

Le curieux problème de la plupart de ces poètes chanteurs était de ne pas transmettre aux autres leurs vers – sur des cahiers ou dans des récitations orales. Pour eux, le mourant doit emporter avec lui ses pensées, ses poèmes, le grand froid hivernal enduré, ses instruments de musique, tels les pipeaux, et l'oreille elle-même, qu'il tiennent pour un petit cornet sonnante. Bref, à peu de choses près comme le faisaient les sectes pythagoriciennes qui, en secret, enquêtaient sur les principes de la nature, sur les présages qui nous viennent des alcyons, ou sur la musique entendue comme rapports de nombres susceptibles d'être postulés dans les livres de mathématiques.

Quoi qu'il en soit, au mois d'août, en vertu d'un calendrier bien précis, du moindre recoin de la Sicile, aussi bien des monts Éréens si proches, des monts Iblées, ou des Madonie, que depuis des villages logés dans des crevasses, ou, encore, depuis des bourgades marines, des foules de poètes dialectaux se rendaient à Mineo pour se réunir autour de la pierre de la poésie sur le haut plateau caillouteux de Camuti : le poète Paolo Maura, mort à Mineo en 1711, se bâtit un maisonnette tout près de là, dit-on.

Que ces pauvres versificateurs, aèdes, ou penseurs, aient pu subir les influences de forces énergétiques géologiques pourrait après tout s'avérer, si, en ce lieu, à Camuti – lorsque nous passions nos vacances dans la propriété acquise par ma mère à l'aide de ses économies d'émigrée, à New York en compagnie de ses frères et de ses sœurs –, je me souviens d'un air très subtil, de crocus qui fleurissaient en l'espace de quelques jours, et des alouettes, réunies en petits vols, chantant d'une voix de cristal.

La chose pourrait par ailleurs aujourd'hui s'expliquer : le soleil vit en fait d'hydrogène changé en hélium, et possède une photosphère, une chronosphère et des explosions intrinsèques (parmi le grand nombre d'ouvrages critiques, consultez le texte divulgateur de Bianucci) bouillant à des millions de degrés Kelvin. Des vents très lumineux et des neutrinos, peut-être immortels s'ils sont nés du big-bang primordial, se diffusent et peuvent s'agglomérer dans les entrailles terrestres, dans certains replis, ou fractures plus appropriées, comme le voudrait également René Thom dans son livre *Stabilité structurelle et morphogénèse*.

Se rencontrant sur une hauteur, ces poètes pèlerins pouvaient à coup sûr se transmettre des expériences, des douleurs, des paroles, des doctrines approximatives sur les récoltes et sur les semailles, ou des plans de révolte contre les oppresseurs. Et l'Arabe versifiait selon les préceptes du Coran, l'Italien selon l'ordre présumé par la Mère Primordiale et le Portugais selon le parler d'Estrémadure. Certes, différents poètes pasteurs faisaient entretemps passer des troupeaux de vaches, ou de brebis, des groupes de porcs, ou des faucons soigneusement dressés, de province en province sicilienne.

Les poètes

Le matin, depuis le levant, le soleil
tombait sur les herbes sèches, et la campagne
bruisait de chants de cigales.

En blancheur sur les hauts rivages,
transparents, les gamins suivaient les milans des yeux,
et – en contrebas – les pierres nues se transmuèrent en rubis.

L'olivier abaissait ses mèches sur des tibias
d'onagres morts mêlés à des fumées
qui se fronçaient sur des lumachelles chauffées à blanc.

Depuis des bourgs et des forteresses, cramoisis,
quarante mille aèdes arrivaient dans cette atmosphère
surchauffée et les sentiers d'alun.

Sifflant, le rouge-gorge cherchait l'arbre fruitier,
le cognassier violet qui se desséchait, dans le torrent
les typhas recouvraient des cailloux.

Réunis autour de la pierre d'où en bulles
montait une vapeur lumineuse,
les aèdes pensaient à la courbure du temps.

Qui évoluait sur des métaux desséchés ; très haut,
pour se répercuter sur les ellipses planétaires,
et pétrifier feuilles, hommes et frondaisons.

Le caroubier répandait son ombre.
Les enfants regardaient la terre
aller sulfureuse le long du soleil.

Les placentas

Aujourd'hui encore à Mineo, dans une rue de l'Itria – où il existait autrefois une très grande enceinte –, on peut lire sur une pierre, une *qasida* arabe selon toute vraisemblance, qui se présente ainsi : « Depuis les jardins s'exhalent des odeurs, / le vin de l'iris nous réjouit, / le sang de la femme bondit / telle une gazelle amoureuse. »

La coutume du lavage des placentas, dès leur expulsion de l'utérus, doit vraisemblablement être très ancienne si, dans une région torride lors de ses voyages en Éthiopie, le Portugais Francisco Alvares avait déjà pu observer des porteuses de placentas qui allaient en laver dans les rivières avec des pains de soufre. Chez nous, Ernesto De Martino en parle également dans son livre *Sud et magie*, imprimé par Feltrinelli, à consulter pour qui entendrait en confirmer la véridicité.

Lorsque j'étais enfant, cette coutume s'était perdue, mais la chose doit être vraisemblable si dès 1129, tout juste monté sur le trône, Roger II décréta que les troupeaux de bœufs, les chèvres et les ovins qui s'abreuvaient aux ruisseaux sanguinolents devaient être tenus pour impurs.

Quoi qu'il en soit, par souci de pudeur, à Mineo, un tel lavage se faisait durant les heures qui précédaient l'aube, lorsque, chantant des hymnes au seigneur de la Nuit et portant dans leurs paniers des placentas ornés de grosses violettes, ou d'anémones si c'était le printemps, les femmes se dirigeaient en files vers les torrents. De gros paquets

de linge sur leur tête, la démarche équilibrée, des lavandières communes les accompagnaient.

Il n'était pas difficile de trouver des poissons à l'intestin rouge de sang, ou des amandes vermillon, et des cerises extraordinairement rougeoyantes.

Pour conclure, le médecin Malpighi, et le pétrographe Vallisnieri, décrétaient : l'esprit de la vie réside dans le placenta qui, par les eaux, peut se transporter d'Asie en Macédoine, et de Libye en Sicile.

Le torrent

Le Roi se tient dans son antique forteresse du bord de mer,
portant des paniers de placentas rouges recouverts
de fleurs montagnardes marchent des femmes ;
en flots sur les lichens l'aube se répand.

Bien à son aise sur des cailloux le crabe se montre ;
en vice de syllogisme les vieillards, ils éparpillent
des ossements de chèvres mortes, sur des eaux
silencieuses l'agneau blanc broute des chardons.

Très claire est la nuit dans l'aurore,
sur le caroubier, l'oiseau est orné de plumes vertes.
Parmi des poissons cyprinidés, des femmes lavent
des placentas, au-delà, le torrent coule le long des ravins.

Blanche, Marie vient au rivage,
pour répandre sur les vagues du sel et des ors ;
mars en lumière résonne dans les vallées,
les placentas sont au contraire outres profondes.

Parmi l'arène jaillit le Dieu noir bicorne,
le ruisseau a cent cinquante-trois ans.
Les femmes chantent, lentement, très lentement,
vermeilles sont dans le lit du fleuve les ombres et le poirier.

En ses ailes, s'empourpre le merle, l'olivier
a des feuilles rouges – le rubis à l'auriculaire,
pleurant, Dieu se replonge dans les fosses,
fragrant est le jour d'équinoxe.

La comète de Halley

En Sicile, une comptine amusante disait :

*« Il était une fois le Roi Béfé,
Béfé, biscuits et Mané
qui avait une fille bifille,
biscuits vanille qui, le sein
comble de lait et lasse
de cette pensée, attend un fils,
trifils parmi les fleurs de mil.*

De ce qui précède, on comprend comment la naissance d'un fils présentait un double aspect : aérien, joyeux s'il intéressait autrui ; sombre, s'il intéressait directement une

famille. Un proverbe pensif, décrétait en effet : « Le premier fils est un jeu, pour le second, il n'est de lieu, le troisième c'est un feu. » On avait l'habitude de dire « Fils enfantés, chiens élevés. »

Quoi qu'il en soit, pour l'aîné, la proche parentèle fêtait l'événement avec de la càlia, faite de pois chiche torréfiés dans le sable très chaud, avec des taralli, des biscuits au lait et, dans le meilleur des cas, avec des cheveux d'ange, venus de l'Espagne catalane, et faits d'œufs battus, puis frits, en très minces pâtes feuilletées, coupées et relevées de cannelle, sucre et miel. C'était le barbier qui distribuait d'ordinaire ces sucreries à l'assistance qui en remplissait de grands mouchoirs. Dans leurs maisons et sur les balcons, les voisines jouaient du tambourin qu'elles battaient de la paume de leur main droite en les agitant frénétiquement. Ma mère est aujourd'hui encore experte dans cet art musical.

Lorsque naissait un fils, ou, pire, une fille, on ne disait pas comme l'amant le susurre à son aimée : « Quand tu naquis, lumineuse étoile », car la nouvelle bouche à nourrir donnait des soucis. Au contraire, jusque vers 1910, afin de se donner du courage, chaque groupe s'abandonnait à une fausse allégresse. C'est ainsi que les charretiers, parcourant le village au son des grelots, ornaient les rebords de leurs charrettes, où étaient peints les paladins de France, les péripéties de Guerin Meschino, ou de Geneviève de Brabant. Les cordonniers mettaient devant leurs échoppes de petites chaussures de faux or vivement colorées ; les carillonneurs sonnaient les cloches en veillant à les orienter vers les villages limitrophes de Militello, Licodia Eubea, ou Vizzini. Les paysans brûlaient des meules de paille, ou des monceaux de bois, sur ces brasiers, ils plaçaient des courges de figuiers de barbarie représentant des garçonnetts, et des fillettes, ce qui revient à dire qu'ils songeaient à s'en défaire sur le champ. Ils accomplissaient ces opérations sur des collines pierreuses, loin des champs de blé, de crainte que celui-ci, doué de pensée, à en croire les paysans (comme on l'a vérifié en 2223 après Jésus Christ en captant de très petits scintillements magnétiques parmi le froment qui grène), ne s'en aperçût.

Pour ma part, je n'ai pas pu être le témoin de ces traditions. Mes enfants sont nés en Ciociaria¹, dans une phase de bouillonnement technique du monde : Pina, le 19 octobre 1958, lorsque, à Sora, au-dessus du Liri volaient des oiseaux cramoisis, et, d'autres, aux plumes caudales violettes ; Emanuele, le 6 mars 1960 (selon une circularité de signes stellaires, ma mère naquit le 6 mars 1894), tandis que les arbres étaient recouverts de fleurs en bourgeons, et que leurs branches étaient déjà vertes, même là-bas en Lucanie et, plus loin encore, en Thessalie. Marchant le long du fleuve, Lina, mon épouse, fronçait les eaux de son regard, tandis que les gens des montagnes et des vallées attendaient de voir la comète de Halley ce soir-là (la chose est digne de foi). Newton, dans son ouvrage de 1687 intitulé *Principia*, affirme à son propos : « La lune était uniforme aux syzygies, lorsque apparut la queue d'une comète qui, en 2° 1' 59'' de latitude sud, s'étendait en très faible lumière parmi l'étoile Spica de la Vierge et l'astre Algol. »

1. *Ciociaria* : région sud du Latium dont le chef-lieu est Frosinone où s'est établi Giuseppe Bonaviri (N.d.T.).

L'étoile

Étoile, lorsque tu naquis, depuis la sylve,
gazouilla le rossignol, Lina tissait
parmi les chanvres le long du Liri profond,
et le vent Africus ondoya sur le monde.

Du minaret, le muezzin en parla
à la lune, au tailleur en tourbillons
d'aiguilles sous l'immobile lumière, le Roi
t'envoya un vaisseau de saphirs.

S'accompagnant sur sa mandoline, parmi des capucines et des paons,
le jeune Michele chantait :

« De Lucanie, j'apporte des colimaçons,
des cerises, du pain et du poivre ;
de Sicile, de Calabre,
toute demeure je fleuris.
J'ai déjà parcouru cent milles
à travers des châteaux et la mer de Libye ».

Harmonie

Si l'idée du temps – du *Timée* de Platon à saint Augustin et, de ces derniers, jusqu'à Kant et Newton – nous a conduits, tout au long des siècles, au sentiment du projet de Heidegger et aux relations des mouvements, aux variations électromagnétiques d'un champ selon Einstein, elle demeure pour moi liée au souvenir d'un temps immobile et sphérique dont me parlait mon père. Tailleur lorsqu'il était jeune, dans la Grand'rue¹ de Mineo, homme des plus timides, silencieux, plutôt sombre bien que prompt à des colères soudaines.

Lorsque nous regardions depuis le haut plateau de Camuti, où explosait le vent mêlé au blé, me montrant face à nous, au-delà de la vallée de Fiumecaldo, notre village, qui s'arrondissait sur la montagne en splendeur, il me disait : « Écoute, Pippino, Mineo est devant nous avec ses artisans qui travaillent, avec les femmes qui sans s'interrompre vaquent à leurs tâches quotidiennes ; et, en contrebas, dans les vallées, dans les jointures des cimes doubles, et sur les hauteurs, travaillent les paysans ; ou, encore, les chèvres cherchent leur nourriture parmi les maquis et les sommets dépourvus d'arbres. Si avec ton esprit, tu assembles le tout à l'aide de fils, de soie par exemple, et le couds, comme je le fais pour un costume, dans la même aiguillée, tu emmêles artisans, paysans, femmes, bêtes et arbrisseaux. Autrement dit, tu obtiens un temps rond, parfait, qui en chacun de ses points vibre circulairement d'harmonie. »

Enfant, et jeune homme, mon père avait écrit des poèmes que j'ai publiés, du moins ceux qui ont survécu, dans une plaquette intitulée *L'Arcano* (Éd. Bibò, Fr.). D'après ce volume, je cite quelques vers qui reflètent cette intuition d'un temps sphérique, qu'un animisme et une pensée magique voulaient synchrétique : « Entendez, c'est un chant suave / d'enfants qui dans la journée / fragrante, monte comme par enchantement / dans l'air parfumé. / C'est un chant joyeux / qui à travers champs s'égare / dans l'air flottant

1. Cf. Giuseppe Bonaviri : *Le tailleur de la Grand'rue*, L'imaginaire, Gallimard (N.d.T.).

/ il se cherche, se trouve, se confond. » (Le 20 octobre 1919, lorsqu'il écrivait ces vers, mon père avait dix-sept ans). Certes, tandis qu'à cette époque à Mineo les femmes tissaient du lin, ou appelaient des centaines de poules et de coqs dispersés par les pentes, avec des cris comme « chicchi, chicchi », ou encore « puripò, puripò », dans ce temps omniprésent où, parce que contemporains, tous les êtres non divisés par la mort étaient vivants, Achille devait combattre à Troie, tandis que vers le règne de Cambay, marchaient des chameaux et des marchands, portant de l'encens, des épices, des dattes et des vêtements d'or.

Harmonie

Les fourmis contournaient une aire de battage
ronde où en deux mille cercles, l'âne
suivait le lent paysan chanteur,
joyeuse était la pie sur l'olivier.

Toute blanche, parmi des sauterelles
et des grillons, dans l'été indolent,
en guirlandes d'épis, et grottes gonflées
de racines, marchait la déesse Cérès.
Le chevrier jouait de la cornemuse qui ivre
reparcourait le cristal de roche et les pentes,
les aiguilles des tailleurs résonnaient
d'ardeur, le poisson était assoupi dans les abîmes.

Sur les tuiles brisées en cramoisi et fils d'or,
le maçon coiffait des gouttières ;
auprès du torrent Xanthos au lit rouge,
Achille dormait sous la forteresse de Troie.

Un coq chanta vers le noble règne de Cambay,
le potier travaillait de jaunes argiles selon les règles,
de l'art depuis un noyer, d'une voix mélodieuse,
la voix du pic rejetait des pièces d'argent.

Des esprits et des formes

Pour les Siciliens *l'au-delà* est défini comme le monde de la vérité, autrement dit, conçu comme une dimension éthique de type pragmatique, où il existe un règne sans tyrans, sans femmes infidèles, sans quolibets, sans fainéants ou escrocs, sans hommes faisant de la machine une fin dernière, sans hommes d'État aux si nombreuses manigances, sans aigrefins. Dans *l'au-delà*, la vie est présumée moins consistante, avec un minimum de poids entre l'aérien et la couleur rose, baignant dans une douleur crépusculaire évanouie, indéfinissable, non embellie par les bois de taillis où chante le coq de bruyère ainsi que la vision d'un lac clair sur le périmètre duquel chevauchent trois mille cavaliers.

Mais pour Croce Aloisi, un penseur solitaire, il n'en allait pas ainsi. Lorsque je lui rendais visite en qualité de jeune médecin dans son domaine de Malvicino, qui de pente en pente s'étendait parmi des oliviers et des ronces, il avait environ soixante ans. N'ayant plus la possibilité de faire des selles, des sous-ventrières, ou des œillères pour des mulets, chevaux et ânes, cet homme sec, de haute stature, blondasse, au débit rapide entremêlé de pauses monotones, il s'était résolu à être cultivateur. Me montrant Mineo, au-dessus de nous, sur le haut plateau embrasé en très rouges espaces, Aloisi me disait que le monde était fait de formes lumineuses qui s'enroulaient, ou se déroulaient, comme une pelote de ficelle, en d'infinies directions. (*Il me faudra demander au mathématicien Fulvio Bongiorno s'il est possible d'appliquer le calcul transfini à cette intuition aloisienne pour en tirer des formules, si on part du paradoxe de Bolzano repris par Dedekind* : « un système S se dit infini lorsqu'il est semblable à l'une de ses parties ; en cas contraire, S est tenu pour un ensemble fini »). On devrait également utiliser ce qui précède pour les conclusions de Croce Aloisi. « Docteur, me disait-il, vous devez penser qu'une fois morts on peut tout au plus revenir en Dieu, dans son ventre, que j' imagine comme un grand globe de PEUR en ouverture continue (*je dirais en expansion*) et dans une continue division de petits globules, boulettes, vous diriez utricules, que sont les étoiles, les hommes, les oiseaux, les arbres. Tout est PEUR IMMENSE ».

Pour lui, un bon Dieu n'aurait jamais permis que notre corps, si harmonieux en ses millions d'éléments constitutifs, fût soumis à ces processus qui l'obsédaient comme la putréfaction, la colliquation et la réduction à l'état de squelette. À tel point, qu'il embaumait tout animal : renard, lapin, geai, merle noir, les lézards, et les bois eux-mêmes avant qu'ils soient d'infestés d'insectes. Au cours des dernières années de sa vie, Croce Aloisi, mettant à profit la technique de l'artisan habitué à réaliser des bâts, qu'il avait été, et également du fait de l'insistance des minéoliennes, en un mélange de sentiment théiste-athée-magique, se mit à coudre de *petits habits religieux* : de petits sacs où il rangeait, en un enchevêtrement mentalement préétabli, une peau de couleuvre séchée, un minuscule crucifix, de petits œufs d'oiseaux traités et poisseux, des pouillots et de petits cailloux apotropaïques. Et les mères les appliquaient sur le cou des enfants qui avaient peur d'une mort glaciale sans dieu, ou au cou des vieux malades. Ma mère en possédait également un, vraiment rapporté de New York, que nous regardions avec crainte, le sortant de la table de nuit où il était rangé, en cachette, nous le tournions et retournions dans nos mains. Il semble qu'on fit un grand usage de tels petits habits dans l'orphelinat de la grand'rue, auquel, comme nous l'avons mentionné, à cause des tromperies du chanoine Scrofani, grand faussaire (disait-on), l'immense patrimoine de don Caterino Cacadenari avait été légué. Ces petites filles tout de noir vêtues, à la ceinture sertie de petites clochettes tintant tristement, accom-

pagnaient les morts. Comme elles étaient de *petites vierges* (c'est ainsi qu'on les appelait au village), suivant les cortèges, elles transmettaient au défunt la fraîcheur (du torrent) de la vie perdue. Les jours de fête, les orphelins de sexe masculin, devaient, au contraire, imiter les confréries qui se dissolvaient, déchirées par les nouvelles visions sociales, ils étaient contraints de porter un capuchon jaune, avec des œillères noires, imitant les moines franciscains. (À Mineo, il existe aujourd'hui encore un couvent de capucins, où, comme on l'a dit, sont conservés six mille livres dont de nombreux incunables, classés par le seul moine qui reste, frère Vito : dans un couloir, on peut encore voir une horloge murale, sous laquelle sont peints les mots, désormais effacés à demi, qu'ils répétaient dans les processions de ces mêmes enfants : « À chaque coup marqué selon le sort / un nombre égal de pas tu fais vers la mort. »).

Le couvent, un parmi les dizaines que comptait autrefois Mineo, est séparé du cimetière par un mur mitoyen tapissé de parietaire. C'est là, m'avait fait remarquer Croce Aloisi, lorsque j'allais lui rendre visite avant qu'il mourût d'une maladie du foie, que naît le vent du crépuscule. (En vérité, c'est une brise de la vallée.) Un vent léger d'abord se levant, puis en souffles multipliables qui naissent du cimetière.

– Entendez-le, me disait don Croce, désormais assis dans son lit avec son bonnet-de-prêtre à la rosette de coton noirâtre, c'est le vent des morts, de ceux qui n'ont plus de formes lumineuses dans les yeux.

Le toit de roseaux et la fenêtre décolorée de cette maison solitaire bâtie au milieu de la vallée tremblaient.

Le village était silencieux, tête sous l'aile, les poules s'étiolaient ; les pourceaux craintifs cherchaient l'ombre ; les ânes ne brayaient plus. Le silence devenait perpétuel. Ce zéphyr apportait des présages et les très subtiles mélancolies des morts. Il montait, de ruelle en ruelle, là-haut au-dessus du village que je voyais depuis le fond de cette vallée, il s'arrêtait sur les balcons, parmi les vases pansus où poussaient le basilic, le calament, les œillets et les buissons de cannelle. Et depuis les fenêtres, les jeunes filles apeurées contemplaient ce vent qui, devenant noir, conférait un obscur rougeoiement aux vieilles maisons et aux fissures.

Ce zéphyr naissait, au cimetière, des morts parmi lesquels tante Agrippina, mes grands-parents Casaccio, mon oncle Michele, mes grands-parents Bonaviri, mon père. La mémoire qui nous unit au Tout s'étant estompée chez lui, il n'avait plus dans les yeux les trois cents montagnes blanches des alentours d'Adis Abeba. Bref, ce vent transportait les erratiques sensations égarées des morts jusqu'au-dessus de la terre, vers la constellation de Bootes.

Où est maintenant ?

Où est maintenant la voix de tante Agrippina,
sans formes dans l'œil, lorsque Bootes
se lève dans le firmament ? Vers le matin,
il doit être temps de tirer des présages de l'amandier
desséché où chantant le chardonneret
délire.

Où est maintenant mon père, le Grand Sire ?
Drappé de rouge, le cheval Rondello
le cherche, parmi le vent qui souffle,
sur les monts et à travers des blés que verdit
la balle. Cinq mille feux resplendissent sur les lits
des rivières.

Où est mon blond grand-père Salvatore ?
Des charrettes apportent du pain fumant
tandis que le monde s'incline sur son axe
magnétique, et dans les ténèbres les vallées se sont brisées.
Un espace noir très épais l'engloutit, oh
le temps fut rompu.

Dans la roselière qui désormais recueille les feux
du couchant, des oiseaux émondent les branches.
Depuis les rochers, parmi des abeilles,
des chèvres regardent. Couverts de soie, depuis grottes,
je recueille mes ancêtres sans ombres. Pour nous s'ouvre
un très vaste Océan où notre
corps résonne.

L'incominciamento, Sellerio Editori, Palermo/ © Sellerio

Réponses au questionnaire

1. Le siècle dernier a eu une grande importance pour la poésie italienne et du même coup pour la poésie européenne. Rappelons rapidement Pascoli, Gozzano, D'Annunzio jusqu'à Dino Campana, Ungaretti, Montale, Sereni, Luzi, De Libero, etc. Tous ont représenté un filon largement en éventail en osmose avec l'Europe.

Aujourd'hui, après la disparition de Caproni ou Bertolucci, Quasimodo, on peut indiquer de grandes figures telles Giovanni Raboni, Zanzotto, Loi, Gramigna, etc. (on ne saurait citer des dizaines de noms). Giovanni Raboni, est en outre, un très fin critique, un dramaturge, un organisateur culturel. Citons également Zanzotto, Sanguineti, Barberi Squarotti, Silvio Ramat ou Viviani.

Il existe un nombre plutôt important de femmes poètes, comme Patrizia Valduga (qu'on lise par exemple *Requiem*), Merini, Frabotta, etc. N'oublions pas non plus parmi les plus jeunes Cucchi, Magrelli, Giuseppe Conte, Zeichen.

2. La prose et la poésie ont toujours été deux réalités linguistiques, émotives et fantastiques différentes. Comme on le sait, la prose possède des éléments porteurs d'une vaste fresque, avec de longs espaces, avec la possibilité de définir des personnages après en avoir tracé les caractéristiques et les paysages qui en eux-mêmes en représentent les modulations de l'esprit.

3. La poésie française, particulièrement pour l'Europe et le monde occidental, dès le XIX^e siècle a eu une grande importance. Il suffit de penser à Mallarmé, à Baudelaire. Au XX^e siècle, les funicules ombilicaux entre la France et l'Italie ont été particulièrement importants. Souvenons-nous du courant dadaïste, d'Eluard, d'Apollinaire, d'Aragon, etc. véritables créateurs de langages et d'autant d'orientations et d'intentions nouvelles. L'activité des futuristes italiens tels que Marinetti et Palazzeschi a également exercé une influence certaine.

4. Aujourd'hui, la poésie de nos deux pays, et de nombreux autres, a subi un processus d'égale délimitation, presque comme s'il s'agissait d'un seul et même cercle de poètes semblables. Pour la France, citons encore, avec sa vocation à une religion universelle, Péguy ou, plus près de nous, Ponge et son matérialisme fondé sur l'objet, disparu en 1988, Henri Michaux et son angoisse existentielle, Frénaud avec sa vision humanitaire et Bonnefoy.

5. L'engagement a eu davantage d'importance au cours de la période allant de 1950 à 1980 lorsque les idéologies et le « radieux soleil de l'avenir » étaient présents de façon

anormale : il suffit de se souvenir de Maïakovski en Russie, du chilien Pablo Neruda, de Pasolini en Italie. Quant à un engagement chez une génération liée à la drogue (qui inévitablement tue les hommes avant l'heure, créant un ethos fallacieux, en lui même répugnant, horrible) rappelons l'américain Ginsberg. Mais il me semble que de tels poèmes ont fait leur temps. Qu'ils ne laisseront aucune trace.

6. Toutes les hypothèses théoriques sur la poésie (de Platon à Kant, de Croce à Heidegger à cause de l'« être en soi » ou à cause de l'« angoisse de la mort ») me semblent fallacieuses. Ou mieux, des superstructures théoriques. C'est ce que je pense.

L'homme possède deux cerveaux : le néo-encéphale, où se trouvent les centres supérieurs (voir le cortex cérébral) et où s'opère l'élaboration conceptuelle. Le second cerveau est le paléo-encéphale (thalamus et hypothalamus, ou noyaux de la base) où existent les centres archaïques de l'émotion et de l'instinct. Ces centres doivent être nourris : comment ? Le néo-encéphale à travers l'activité psychique qui apporte de l'oxygène, du sodium, du potassium, du magnésium, etc. : à ces cellules cérébrales archaïques qu'utilisent en général, aujourd'hui encore, et depuis toujours les oiseaux, les animaux. Autrement dit, l'activité de « penser » peut être comparée à l'activité physique qui préserve un certain tonus musculaire : dans le cas contraire, les muscles s'atrophient et déclinent.

Le vieil encéphale exige également d'être nourri. Depuis l'époque où les hommes primitifs faisaient des graffitis dans les grottes, ou s'étonnaient face à une tempête. Et aujourd'hui, le jeu des enfants (parce que les enfants jouent ?). Rien dans l'optique physiologique de notre corps n'est là pour rien, chacune de nos actions s'accompagne de réactions inter-organiques déterminées : comme le fait de rêver, de faire l'amour, d'écrire des poèmes ou des récits, des journaux, de peindre, de jouer de la musique, des sculptures ou d'autres activités semblables qui pour une part pourraient être qualifiées d'artistiques – tout cela nourrit le vieil encéphale, autrement dit, finit par créer une modulation biochimique de ses cellules. Bref, toute activité, même de petite ampleur, de type artistique, est la source, la structure fondamentale de l'art au sens large. Même le travail d'un maçon qui édifie un mur avec un œil attentif. Ou, sur le plan, très élevé d'élaboration psychique, c'est l'art d'un musicien qui écrit une symphonie, celle d'un poète, ou d'un sculpteur, etc.

J'espère avoir été clair. L'art possède une origine purement biologique. Je ne crois pas que cette hypothèse personnelle ait jamais été avancée par quiconque (je peux me tromper) : toutes les autres hypothèses (art comme processus de connaissance, etc.) font fausse route. Elles restent des superstructures théoriques.

Traduit et présenté par Philippe Di Meo